

tion. On a, à *Libé* un « complexe Malouines » de puissance secondarisée. « Derniers jours d'août, il lance trente-six gendarmes du GIGN à la poursuite du Boeing d'Air France. [...] Enfin, titillé à Beyrouth par des obus baladeurs, [...] Mitterrand décide, comme un "grand" qui se respecte, d'envoyer un porte-avions au Liban. » Ah mais, c'est qu'il ne faudrait pas nous agacer ! Ces rodomontades font rire aujourd'hui, mais poursuivons : « Mitterrand, en multipliant les initiatives militaires à l'étranger, est déjà parvenu à réaliser autour de lui un consensus politique à peu près général. » Voilà l'objectivité. Par sa neutralité active, *Libé* scelle le consensus qu'il fait semblant de découvrir.

Et ça recommence à propos du Liban. Le 24 septembre, au lendemain des bombardements (d'ailleurs ratés) ordonnés par Mitterrand contre les chiites libanais, nouveau tir du gros canon de Serge July ; titre : « C'est à prendre ou à laisser ». « Le choix [...] est d'une brutale simplicité. » Entre paix des lâches et guerre virile et préventive. Redoutable pédagogie ! Un seul souci, bien sûr, anime l'ex-porte-serviette de Sartre, celui de mettre les gouvernements au pied du mur, de les obliger à faire face à leurs responsabilités.

Montand-la-Joie

En face. Cette étonnante fascination pour l'attitude virile, on la retrouvera en avril 1985 avec « La guerre en face », l'émission coproduite par Guillebaud, *Libé* et Montand-Kouchner. Tous ex-sartriens de choc.

Après « Vive la crise », c'est « Vive la guerre », comme l'avait résumé succinctement *Paris-Match*. Le vieux compagnon de route, l'éternelle marionnette de tous les stalinismes, l'ancien participant des films-propagande maos de Godard célébrant la séquestration de patrons, c'est vous, les ex-sartriens, qui l'avez mis en scène pour tuer papa Jean-Paul. Vive le Café du Commerce façon Dassault ! Montand

en loufiat râleur géostratège mégalo (« Moi, si j'étais Reagan... Moi, si j'étais les Russes... »), voilà la nouvelle idole. Entre « Vive la crise » et « Vive la guerre », il y a un fil qui court : l'esprit d'entreprise, de compétition, la crise qui, comme le vent d'hiver, élimine les faibles et durcit les forts, cette ritournelle ne faisait que préparer à de plus graves horreurs, dignes de Ducon-la-Joie. En même temps qu'à *Libé* et la télé, Montand est interviewé dans *Paris-Match* ; écoutons parler celui que vous avez choisi pour remplacer le philosophe défunt : « Je ne connais rien de plus hypocrite que ceux qui vous disent : "Il faut sauver les femmes et les enfants." Si JE fais la guerre, JE fais la guerre. » Même Simone, le tas de suif qui accompagnait notre adepte de la guerre totale, il était prêt à la sacrifier. L'ennemi, c'est le pacifisme. « Vous avez le droit de devenir un légume si vous le voulez, c'est votre droit. Mais mon droit à moi, si je peux me battre, c'est de me battre. » Quant à l'industrie militaire : « Cette force, en se développant, permet les progrès de notre industrie, de notre économie. Il y a Silicon Valley parce qu'il y a le Pentagone. »

Si vous n'êtes pas d'accord sur le fait que la civilisation passe nécessairement par le complexe militaro-industriel, « allez vous faire foutre. Et faites vous écraser... ». S'il rencontre un communiste de plus de 55 ans, il lui « fout sur la gueule » (avec le nombre d'amis bureaucrates staliniens qu'il doit avoir gardés de sa période « gauche », cela ne doit pas être facile de se balader avec lui).

Par contre, notre homme était singulièrement hésitant à propos de Le Pen. Là, plus question de foutre sur la gueule. « L'hésitation que je prends à répondre ne signifie pas que j'hésite. [Quel style !] Reste que, même si je ne suis pas d'accord avec lui, il a le droit de parler. N'en déplaise à certains petits gauchistes attardés qui ont voulu lui casser la gueule. » L'expression « gauchistes attardés », elle est de rigueur dans tous les discours de ce genre ; ce qu'elle traduit, bien plus que le « passage à droite » de Montand (il

n'est pas plus à droite qu'à gauche, il aime Mitterrand parce qu'il a envoyé la troupe au Tchad), c'est la haine de tout ce qui est minoritaire, romantique, utopique ; le goût de l'expertise, du technique, du militaire et de l'industriel (Montand sait par cœur le rayon d'action des Mirage et le dernier indice mensuel de l'inflation). À propos de Le Pen, Montand-la-Joie ajoute qu'il a tort de vouloir virer les immigrés, parce que économiquement « les choses ne sont pas si simples. Sans compter que, humainement... ». Ne comptons pas, cher Yves.

Sartre est bien mort, et il faut « tourner la page de l'après-guerre », comme dit élégamment *Libé* pour l'anniversaire d'Hiroshima, qui nous vaut ce poème éditorial de Gérard Dupuy (6 août 1985). Après avoir regretté que « le règne du goulag ne [fasse] pas le poids, triplement parlant, devant l'âge de l'atome » (comprenez que les gens préfèrent être rouges que morts), Dupuy écrit froidement : « À traiter rétrospectivement Hiroshima comme la moins pire des choses dans un monde pas plus pire qu'un autre, on se fait vite traiter de "cynique"... Entre tant d'autres cadavres, ceux d'Hiroshima ont profité de la nouveauté et de la puissance, alors en pleine vigueur adolescente, de l'effet-médias. » C'est une consolation pour leurs parents. Allons, on pleurniche, mais rappelons-nous que la bombe aurait pu être « employée pour une infiniment moins bonne cause ».

Avoir tort avec Sartre

Comme *Libé*, il faut savoir changer, y compris changer de père adoptif. D'ailleurs, je vous entends murmurer, vous vous étiez trompé de père, Sartre n'était qu'un paraître. Avec Sartre on ne pouvait qu'avoir tort et avec Montand on a – forcément – raison. Raison et tort sur quoi ? Sur la réussite de la cause. Car les causes, comme les hommes, ont besoin de réussir dans la vie.